

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 49

Artikel: On crâno petit tailleu
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189528>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

confiance s'émousse, l'abandon n'existe plus : c'est la faillite de l'amour !

Ces faits sont malheureusement si fréquents de nos jours, qu'il n'y a rien d'étonnant que des jeunes gens trouvent l'entreprise du mariage au-dessus de leurs forces et s'arrêtent au seuil de l'hymen.

Il en résulte qu'actuellement dans nos petites villes, il y a un nombre absolument anormal de jeunes filles à marier, qui malgré des avantages physiques, moraux et financiers, et le besoin de donner leur cœur, ne trouvent pas à le placer. Et cela pour le plus grand dommage de notre pays.

Pour ramener un peu d'activité dans les mariages, il faut absolument faire un effort dans le sens de la simplicité en tout, et donner à nos filles des notions plus exactes des choses qu'elles doivent savoir pour remplir leur vocation future.

Il faudrait aussi faire en sorte que les jeunes gens, des deux sexes, aient quelquefois l'occasion de se rencontrer, et non pas les parquer dans de petits clans, où ne fleurissent que les ronces de la critique.

LE CARRIER.

On crâno petit tailleu.

Stosse, l'est on histoire que s'est z'âo z'u passâie y'a dza on boquenet grandteimps et dein on pàys étrandzi. Cein porrà bin arrevà que y'aussè dâi dzeins que ne la voudront pas crairè se l'oïessont contà; eh bin! po provà que cein n'est pas dâi dzanliès, la vouaiquie imprimâie.

On petit botasson dè cosandâi, pas pe hiaut que 'na bouenna, travaillivè on dzo à croupeton su on tabouret, après lè botenirès d'on diéton, quand l'òut passà que dévant onna fenna qu'offressâi dè la cranma à veindrè. Noutron petit gaillâ, qu'étâi prâo morfrelet, àovrè sa fenétra et criè à clliamartchanda dè lài ein apportâ.

— Diéro vo z'ein faut-te ? se lài dit la fenna, ein eintreint dein sa boutequetta ?

Duè z'oncès à duè z'oncès et demi, se repond lo pequa-pronma.

La fenna eimbétâie d'être d'obedjà dè sè déreindzi po 'na gottetta dinquie, la lài pézà, mà s'ein allà ein bordeneint.

— Ora, sè peinsà noutron tailleu, on sè va goberdzi; panse, redzoie-tè ! et l'allà sè copà on bocon dè pan po sè fère onna crota ào bùro dè cranma; mà quand l'eut eimbardouffâ son pan, lo posà su lo bet dè la trabilia ein atteindeint que l'aussè fini sa cotérià dè fi, après quiet vollie sè mettrè à fère lè dix z'hàorès; mà lè motsès, que ne cratchont pas dein lo verro quand s'agit dè medzi dè la cranma, étiont dza après la bouna pedance dâo chénidre.

— Volliâi-vo vo ramassâ dè perquie, et ào pe vito, vermenès que vo z'itès, se lào fâ; n'est mardjou pas por vo que y'é fé tant dè dépeinsa ! Mà lè motsès, que ne compregnont pas son baragouinadzo, ne budzivont pas, et lo tailleu, furieux contre clliao pestès dè bêtès, preind on pantet dè veste, que n'étâi pas onco appondu, et rrrrâo ! lào tè fot 'na tola ramenâie que l'ein restâ 7 étertiès su la cranma.

— Diabe ! fe lo gaillâ, après lè z'avâi comptâiès; 7 d'on coup ! su tot parâi on rudo lulu ! faut que tota la vela et que tot lo mondo lo satsè; et sè fa-

brequa 'na cheintere iò brodâ dessus ein balla bartarda: Y'ein escofiyo 7 d'on coup ! Sè décidâ adon à corrè lo mondo, kâ peinsâvè qu'on tot luron n'étâi pas fé po restâ dein 'na crouie petita boutequa dè tailleu et après avâi reportâ l'ovradzo, sè bocliâ sa cheintere su sa roulière, fourrà dein sa catsetta on bocon dè cérè que restâvè dein son boufet, et on petit osé que tagnâi dein 'na dzèba, et après avâi clliou lè contréveints et cotâ la porta, catsâ la cllia su on tralet et modâ roulâ sa carcasse pè lo mondo po fère vairè sa balla cheintere.

(La suite deçando que vint.)

LE SECRET DU CAPITAINE

VIII

La visite achevée, les trois hommes descendirent l'escalier. En rentrant au vestibule, le capitaine prit la main du lieutenant :

— Je vous remercie, mon ami, dit-il, de m'avoir ramené ici.

— Mais ce n'est pas tout, s'écria d'Avril. Il nous reste à voir le salon.

— Oh ! c'est une pièce bien nue et bien froide, à la campagne...

— Entrons toujours ; c'est ici, n'est-ce pas, à droite ? Le capitaine ouvrit la porte et poussa un cri de surprise.

Le salon était éclairé par plusieurs lumières : au milieu, se tenait M. Luzat, ayant au bras sa jeune femme, et, près de lui, à sa droite, un peu en arrière, pâle et inquiète, sa belle-sœur, M^{lle} Gabrielle Marin. Dans le fond, près de la cheminée, rayonnait le bon visage de M. Luchaud.

D'un coup d'œil, le capitaine reconnut tous les personnages de cette scène étrange. Il fit quelques pas, comme en chancelant, puis, se retournant, le front pâle et les dents serrées :

— Lieutenant, dit-il, que signifie ?...

Mais M. Luzat, s'avançant vers lui, l'interrompit aussitôt :

— Capitaine Darad, dit-il, permettez-moi de vous présenter ma femme, M^{me} Luzat, et ma belle-sœur, M^{lle} Gabrielle Marin...

Le capitaine, interdit, répéta machinalement :

— Mademoiselle... Gabrielle ?...

— Oui, capitaine, et pardonnez-nous d'être venus ici, chez vous, chez vos parents, pour réparer autant que nous le pouvions, par cette démarche, les torts qu'on a eus envers vous dans le passé.

Puis, se tournant vers la jeune fille, tandis que le capitaine, saisi d'une émotion profonde, frémissait de la tête aux pieds :

— Et vous, ma chère sœur, dit-il, vous croyiez voir un coupable, un homme qui, après vous avoir aimée, vous avait abandonnée pour la vie des camps ? Eh bien ! non, vous étiez l'un et l'autre dans l'erreur, et j'espère que vous nous saurez gré tous les deux de vous avoir éclairés. C'est un malentendu fatal qui vous a divisés et qui a brisé votre beau rêve.

En entendant parler son beau-frère, Gabrielle avait laissé tomber sa jolie tête sur l'épaule de sa sœur, et le léger mouvement de ses épaules indiquait seul la violence de son émotion.

M. Luzat fit encore quelques pas vers le capitaine Darad :

— Vous, capitaine, dit-il, vous voyiez en nous des ennemis ; vous croyiez sans doute que depuis longtemps j'avais usurpé les joies et le bonheur que vous aviez rè-